



© BRUNO DALMONTE



© BRUNO DALMONTE

Faire son cirque, c'est un plaisir depuis 30 ans

CE WEEK-END, l'Ecole de cirque de Bruxelles fête ses 30 ans. Des souvenirs plein la tête et des défis plein les tripes.

ENTRETIEN
Vincent Wauters a un leitmotiv : le plaisir. Qu'on l'interroge sur ses choix de vie, son quotidien, ses responsabilités, ses projets, c'est invariablement le terme qui revient. « Et même quand quelque chose m'ennuie, j'essaie d'y prendre plaisir », sourit-il sans ironie.

Déjà il y a trente ans, c'est le plaisir qui l'a guidé. Quand, étudiant en éducation physique à Louvain-la-Neuve, il a réalisé que la salle de gymnastique était un horizon trop restreint pour lui. Jongleur amateur, il est alors parti à Paris pour se perfectionner dans les techniques de cirque, avec l'idée de les enseigner, « mais je n'imaginais pas que ça prendrait l'ampleur que ça a aujourd'hui ».

Aujourd'hui, l'Ecole de cirque de Bruxelles est installée à Tour et Taxis, son chapiteau protégé par l'ancien site industriel. Elle accueille cours pour enfants, formations pédagogiques, projets de quartier, cours pour personnes handicapées et, depuis peu, le Centre européen de funambulisme...

Aviez-vous imaginé un instant que l'aventure vous mènerait ici ?
Je voulais juste faire un métier qui me plaisait. Je ne me voyais pas prof de gym, travailler dans un bureau... Je savais enseigner la jonglerie, l'acrobatie et je me suis rapidement entouré de partenaires. Certains se sont spécialisés dans différentes techniques et ça a créé une petite équipe de gens compétents. L'école s'est développée grâce à cette équipe de gens passionnés. Moi, en parallèle, j'étais devenu jongleur professionnel et, grâce aux spectateurs, grâce aux rencontres, je ramène de l'énergie artistique à l'école.

Comment avez-vous subsisté ?
Je n'avais pas de grands besoins, je ne devais donc pas rentrer beaucoup d'argent. Et surtout, on a travaillé d'argent. Et surtout, on a travaillé d'argent. Je n'ai jamais voulu de bénévoles car le bénévolat, ça se paie quand même, en reconnaissance par

exemple. Toute personne qui travaillait était payée ou bien ceux qui s'improvisaient plus étaient chômeurs bénévoles, un statut qui existait à l'époque. Lors d'un spectacle officiel où se trouvait pas mal de ministres, j'ai remercié le service de chômage bénévole de la Région bruxelloise pour l'aide qu'il nous apportait. Tout le monde a souri. C'est ça qui nous a aidés. Le vrai défi, ça a souvent été de trouver un bâtiment.

Vous êtes aujourd'hui à Tour et Taxis, dans un quartier où on ne s'attend pas à trouver une école de cirque. Comment ça se fait ?
Après la chassée de Boendael, à Ixelles, où nous sommes restés de

nombreuses années, on n'avait plus d'endroit. D'ailleurs, les gens nous connaissent parce qu'ils avaient lu dans la presse qu'on devait déménager ! La VUB nous a accueillis pendant un an dans un lieu super, un grand hangar, et tout d'un coup, j'ai appris par la presse que l'Ecole de cirque allait être installée à Tour et Taxis...

Comment se passe l'intégration dans le quartier ?
En arrivant ici, j'ai dit à mon équipe : « Il y a un quartier là, si on ne l'apprivoise pas, on se sentira mal, mais surtout on ne restera pas ici. Il faut entrer en contact, créer des relations humaines positives. » Donc on a commencé à travailler sur des projets de quartier, d'abord sur nos fonds propres, et puis avec l'aide des pouvoirs publics. Quand je regarde la cafétéria aujourd'hui, c'est une grande victoire.

Le cirque a cessé d'être un loisir pour bobos ?
Oui. Mais c'était toujours le cas lorsque nous étions à Ixelles. Mais il faut

dire qu'au début, nous nous sommes adressés à des gens qui avaient un niveau socioculturel assez élevé. Nous étions des pédagogues nés de la mouvance de 68, on parlait de créativité, d'expression... Les arts du cirque correspondaient tout à fait à ce qu'on nous avait transmis au niveau de ces valeurs. Nos cours ont donc été fréquentés par des enfants de psychologues, de kinés, de personnes travaillant dans les services paramédicaux. C'est par eux que la « mode » est née.

On sent aujourd'hui un engouement massif pour le cirque. Vous confirmez ?
Oui, mais je suis persuadé qu'on est encore au début d'une longue histo-

re. Si je m'écouais, et si je trouvais un peu plus d'argent pour me donner les moyens de réaliser ce dont j'ai envie, on ouvrirait d'autres antennes, comme celle de Saint-Gilles.

Vous envisagez l'avenir ici, à Tour et Taxis ?
Le lien avec Tour et Taxis est très positif, mais il faut qu'on parvienne à s'installer dans la mouvance, dans le développement des commerces, des salles d'expositions, des restaurants... On leur a proposé de nous garder des espaces d'entraînement pour funambules (c'est d'ailleurs un des arguments qui m'a donné l'énergie de lancer l'école de funambulisme) et, par ailleurs, des espaces protégés pour les cours. Quand tu viendras prendre un café ici dans dix ans, tu verras passer un funambule ! Il y a moyen de créer un nouveau lieu, d'inventer un nouveau type de quartier, dans lequel se « mélangent » des gens différents dans des activités différentes. Si on y arrive, on restera. ■

Propos recueillis par ADRIENNE NIZET



VINCENT WAUTERS : « Le quartier, c'était un défi. Quand je regarde la cafétéria aujourd'hui, c'est une grande victoire. »

© BRUNO DALMONTE

Fières, devant tout Molenbeek

Le 13 avril dernier, Soukayna, Hinde, Chaïmae et leur copine Rania ont traversé le canal de Willebroek... sur un fil ! Après plusieurs mois d'entraînement à l'école de cirque, située à 800 mètres de la maison de quartier Libérateur, qu'elles fréquentent (et qui s'est associée à l'école pour ce projet), ces demoiselles se sont élancées pour deux passages à neuf mètres de haut, au-dessus de l'eau. Le premier pour « sentir le fil », le second pour « faire des figures, si on le sentait » : se mettre à genoux, faire la planche, saluer avec un pied en l'air...

« Au début, on avait un peu peur, raconte Soukayna, 18 ans. T'imagines, si tu tombes, t'es devant tout Molenbeek et tu te retrouves sur YouTube ! » Mais leurs entraîneurs, Martha et Rémy, leur ont répété qu'elles en étaient capables et, semaine après semaine, les filles ont pris confiance en

elles sur le fil. Elles ont appris, c'est elles qui le disent, « la concentration et l'équilibre ». « Les premières fois, on s'entraînait sur des bouts de bois », se rappelle Chaïmae. Et puis sur des câbles accrochés à 50 cm de haut, un mètre, deux mètres... « Dès que Martha voyait qu'on y arrivait bien, on pouvait passer au niveau supérieur », commente Soukayna.

Chaïmae a bien chuté une fois, à quatre mètres de haut (elles étaient évidemment attachées !) mais elle est directement remontée sur le câble et, le jour J, elles ont ensemble pris la direction du canal. « On est arrivées alors qu'ils installaient le fil », commente l'une. « On a choisi chacune notre musique qui nous mettait à l'aise, pour qu'on se sente bien. » Tous les autres de la maison du quartier sont venus, ajoute la troisième. Ça, ça faisait vraiment plaisir. »

Les parents aussi étaient là. « A un moment, mon père m'a demandé de ne pas le faire, parce qu'il avait peur pour moi, raconte alors Soukayna. Mais j'ai insisté ! J'allais pas renoncer après avoir travaillé pendant trois mois ! » La maman de Chaïmae, elle, s'est rongé les ongles pendant toute la traversée. Mais tous les ont abandonné ment félicités lorsqu'elles sont redescendues sur terre. « Moi, j'étais surtout contente parce que j'étais pas morte, plaisante Chaïmae. Ben quoi, c'était vendre-dit ! »

« Elles ne le diront pas, commente Zefri, l'animateur de la maison de quartier Libérateur, mais c'était très émouvant. Et elles ont donné envie à d'autres de tenter l'expérience. » « Ben oui, on était fières, rebondit Soukayna. C'est quand même quelque chose de grand, le funambulisme ! Tout le monde ne le fait pas ! » ■ A. N.

Apprendre à apprendre, en Belgique puis ailleurs

En Italie, quand des enfants viennent suivre des cours de cirque, les parents demandent où sont les animaux, se désole Léonardo, 28 ans, étudiant italien de l'Ecole de cirque de Bruxelles, comme pour appuyer son envie d'apprendre à apprendre ici, à Tour et Taxis. Chez nous, le cirque n'est pas une profession. Pas encore. Quand tu cherches un appartement à louer, si tu dis que tu es dans les arts du cirque, tu es sûr que tu ne l'auras pas...

Même son de cloche chez Imre, 27 ans, jongleur depuis une dizaine d'années et également étudiant pour devenir formateur. « En Roumanie, le cirque est très traditionnel, et avant tout social, destiné aux enfants de la rue. Il n'y a pas de formation pédagogique. »

Tous deux ont donc choisi de passer un peu de temps à l'Ecole de cirque de Bruxelles, pour s'aguerrir (« Je dois mettre de l'ordre dans mon bagage », dit Léonardo) avant de rentrer dans leurs pays respectifs et, peut-être, créer des structures similaires. A Tour et Taxis, les étudiants de la formation professionnelle sont directement mis en condition.

« Le premier mois, tu assistes simplement aux cours, expliquent-ils. Ensuite, tu donnes l'échauffement. Et petit à petit, en observant les professeurs, tu apprends, et tu es apte à enseigner toi-même. »

« J'ai l'impression d'avoir appris énormément de choses en enseignant, poursuit Léonardo. Quand tu passes les choses, quand tu transmits ce que tu sais, ça devient plus clair, plus facile à utiliser toi-même. »

« Les enfants sont un très bon repère, réagit Imre. Leurs réactions sont

vraies, on rebondit beaucoup sur ce qu'ils nous donnent. »
Reste que le cirque, « ludique, artistique et sportif », c'est aussi énormément de créativité.

C'est pas un don, ça ? « Mais non, ça s'apprend, reprend Imre. Il faut faire attention à bien structurer sa matière. Si tu demandes à un enfant de faire un enchaînement de dix mouvements, forcément, il est un peu perdu. Mais si tu lui mets une consigne précise, par exemple de faire passer, pour chacun de ces mouvements, la balle devant ses yeux, il va développer son imagination. »

« Il faut les amener à faire des liens originaux, renchérit Léonardo. Entraîner leur capacité d'écrire. »

Former un public, aussi

Passionnés, Imre et Léonardo s'entraînent entre les cours qu'ils donnent et reçoivent. Tous deux ont, à un moment de leur parcours, choisi de se consacrer au cirque. « Tu ne peux pas être formateur si tu n'as pas vécu ce que tu enseignes », commente Léonardo. Mais pour autant, tous deux y voient une nécessité de transmettre davantage qu'une performance personnelle.

La formation (de formateurs), c'est également le choix qu'a fait l'Ecole de cirque. Face à des difficultés financières, elle a laissé la formation d'artistes (lire aussi l'encadré en bas à droite) à l'Esac.

« Aujourd'hui, j'ai quand même une certaine difficulté à envoyer des jeunes vers la profession artistique, commente Vincent Wauters, bien que son fils Simon soit devenu comédien. Le métier d'artiste est un métier compliqué. On peut être un très bon

technicien et néanmoins ne pas gagner sa vie, car il manque la créativité ou l'aspect commercial. Pour se faire une place, il faut ses trois axes, avec des moments positifs et des moments dépressifs. Ce n'est pas un métier, c'est une vie, et tout le monde ne peut pas la supporter. Il faut être très bon, être travailleur, avoir une vraie intelligence relationnelle, être créatif... Il faut vraiment beaucoup de compétences pour avoir une chance d'en vivre. »

La philosophie de l'Ecole de cirque vise davantage au développement de la personne, sans autre enjeu que de se faire plaisir (on y revient toujours), même si son fondateur souligne que « si certains veulent en faire une profession, c'est sûr qu'on va les encourager. Mais ce n'est pas le but ».

L'autonomie, l'esprit critique, la responsabilité de chacun sont parmi les objectifs poursuivis. La confiance en soi et le respect de l'autre également. « Le cirque doit exister, tout simplement, commente Imre. Parce que c'est important. Et si le cadre est clair, davantage d'enfants ont la possibilité d'essayer. En formant ceux qui en ont envie, on ne crée pas forcément des artistes, mais on crée un public pour le cirque. Ceux qui en font le voient évidemment différemment. »

Retourant à leurs activités sans tarder, Imre et Léonardo sont fiers de leurs convictions bien ancrées. De celles qui donnent le courage de monter sur le fil. Qui se transmettent sans forcer. Et qui, à l'instar de Vincent Wauters, leur permettront peut-être, dans trente ans, de se retourner sur un petit chapiteau devenu grand. ■ ADRIENNE NIZET



© BRUNO DALMONTE



POUR TOUS Happy Birthday !

30 ans, à en croire le slogan des affiches de l'Ecole de cirque de Bruxelles, c'est l'âge de raison. Alors pour fêter ça, ses artistes organisent une grande fête ! Tout le week-end, des spectacles (amateurs et professionnels) et des animations déambulatoires égayeront Tour et Taxis. Et le dimanche, 40 funambules essaieront de tenir ensemble sur un fil ! L'âge de raison, on vous dit !

Les 12 et 13 mai à Tour et Taxis (rue Picard 11, 1000 Bruxelles). Portes ouvertes : gratuit. Créations cirque, le 12 de 16 à 20 h : 5 euros. Cabaret, le 12 à 20 h 30 : 10 euros. Chapiteau en folie, le 13 à 17 h : 6 euros. 02/640.15.71, www.ecoledecirquebruxelles.be

D'AUTRES ÉCOLES, D'AUTRES PHILOSOPHIES

« Chacun doit arriver à se positionner »
Pionnière en 1981 (eh oui, la date anniversaire exacte de sa création, c'était en 2011...), l'Ecole de cirque de Bruxelles n'est aujourd'hui plus la seule à partager, et à transmettre, son amour des arts circasiens. L'Espace Catastrophe, à Saint-Gilles, créé par Catherine Magis, et l'Esac (pour Ecole supérieure des arts du cirque) à Auderghem, pour ne citer qu'eux, proposent également des formations de qualité (très reconnues), avec chacune leurs spécificités. A l'Esac, contrairement à l'Ecole de cirque de Bruxelles, on forme des artistes, c'est-à-dire qu'on prépare à des carrières d'artistes, quand l'Ecole de cirque se concentre sur la formation. « Les deux branches se sont séparées à un moment où, financièrement, on ne s'en sortait plus, explique Vincent Wauters. Nous avons gardé notre particularité pédagogique. » Assez serein, le fondateur de l'Ecole de cirque de Bruxelles admet toutefois que cet essor pose parfois quelques difficultés. « L'Ecole de cirque est à l'origine de beaucoup de projets, soit parce qu'on les a initiés, soit parce que ce sont des élèves sortis de chez nous qui les ont créés, et puis sont entrés en concurrence. Comme chacun a besoin d'exister, ça devient parfois une espèce de nid de crabes. L'ambiance n'est pas toujours excellente, mais heureusement, on se retrouve quand même à la Maison du cirque, une association fédérative, et chacun fait un effort. Ce n'est évidemment pas parce qu'on est la maison mère qu'on a toujours raison, mais il faut arriver à survivre. Il arrive que des maisons mères disparaissent... Chacun doit arriver à se positionner. » A.N.I.